

Yvette Z'graggen : le bonheur d'écrire

Autor(en): **Gygax, Georges / Z'graggen, Yvette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **19 (1989)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

YVETTE Z'GRAGGEN

Le bonheur d'écrire



1920, année grise. L'Europe s'organise au milieu des plaies d'une guerre qui fut terrible, une nouvelle catastrophe s'annonçant déjà. On se bat encore ici et là, séquelles des monstrueuses empoignades qui ont ensanglanté le continent. Troubles politiques, naissance du national-socialisme. Mais tout n'est pas couleur de suie. Jeanne d'Arc est canonisée, Réjane tire sa dernière révérence. Colette publie

«Chéri», Paul Valéry «Le cimetière marin» et Cocteau «Poésie», cependant que Henry de Montherlant termine la «Relève du matin». Quant au Prix Nobel de la paix, il est décerné au Norvégien Knut Hamsun. C'est aussi cette année-là qu'à Genève, le 31 mars, naît celle qui deviendra très vite une des meilleures romancières romandes de ce siècle: Yvette Z'Graggen. Son père est un médecin-dentiste

Les longues promenades sur les rives du Léman tout proche.

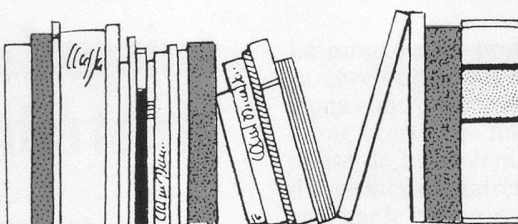
apprécié qui ne fait pas fortune: il oublie d'envoyer ses notes d'honoraires. Venu du canton de Glaris, de Luchsingen pour être précis, il a épousé une Hongroise qui vit toujours à Genève et se débrouille fort bien à 88 ans.

YVETTE Z'GRAGGEN

Z'Graggen, à ces phénomènes qui, nés avec un stylo en main, honorent les lettres romandes par une production importante dans tous les genres littéraires. Son style est limpide; elle sait admirablement créer une ambiance, faire vivre ses personnages, écouter la vérité des êtres, explorer les âmes. Si on l'interroge, lui demandant avec quel regard elle considère ce demi-siècle d'activité fébrile, elle répond gaïement: «J'ai eu la chance de mener ma vie comme je l'ai voulu. Le principal pour moi a été l'écriture; cela l'est encore, mais j'ai toujours dû gagner ma vie en même temps...» Depuis 1982, elle est documentaliste à la Comédie de Genève, collaboratrice de Benno Besson; là où, jeune femme, elle fut secrétaire. Pendant les cinq années de la Première Guerre mondiale, elle travaille à la Croix-Rouge internationale. Elle apporte aussi sa collaboration aux Rencontres internationales de Genève... «Pour moi, dit-elle, l'écriture a toujours été bien plus qu'un hobby...»

A 6 ans déjà

Enfant, Yvette préfère aux jeux féminins le plaisir d'écrire. Déjà! A 6 ans elle compose des petits contes, des poésies. Entre 21 et 23 ans, elle sort son premier roman, «La vie attendait». Une dizaine d'autres paraîtront au fil des ans, souvent traduits en langue allemande. Sa joie d'écrire est telle qu'elle rédigera d'innombrables articles et des dizaines de pièces radiophoniques, celles-ci diffusées jusqu'au Canada, en passant par la Tchécoslovaquie, l'Autriche, l'Allemagne et la France. Elle appartient, Yvette



– A l'âge scolaire, quelles étaient vos ambitions?

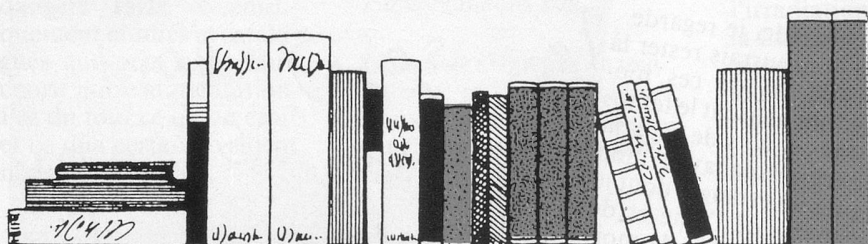
– Je voulais écrire et je croyais que j'en vivrais. J'ai naturellement eu quelques difficultés financières. C'est fréquent dans ce domaine!

– Votre nom... Il sonne, il intrigue, il est beau. Mais comme nom d'écrivain, n'avez-vous jamais songé à un pseudonyme?

– Mon premier bouquin, je l'ai signé Danièle Marnan. C'était banal; alors j'ai essayé le mien. Ce premier petit livre intitulé «L'appel du rêve», je l'ai sorti à 19 ans, chez Perret-Gentil. Il n'y avait vraiment pas de raison de me cacher, et par la suite, j'ai tout signé de

Ecrire:
une gourmandise!

LE BONHEUR D'ÉCRIRE



mon nom. «La vie attendait» fut mon deuxième roman, paru en 1944. Il a été tiré à 10 000 exemplaires, ce qui est beaucoup en Suisse. «L'herbe d'octobre», «Le filet de l'oiseleur», «Un été sans histoire», «Chemins perdus», «Un temps de colère et d'amour», «Les années silencieuses» suivirent. «Le filet de l'oiseleur» vient d'être réédité. Les autres le seront aussi.

La recherche de la vérité

– Comment avez-vous vécu la guerre?

– J'avais 19 ans. Elle m'a beaucoup marquée. J'avais des amis italiens, allemands, français, qui ont dû partir. Ce furent autant de déchirements. Cela m'a inspiré «Les années silencieuses» qui obtint le Prix de la Ville de Genève. Une autobiographie... Tout ce qu'on a appris après la guerre. Les refoulements à la frontière... Pour savoir, j'ai étudié la collection de «La Suisse». L'histoire se répète, bien sûr, mais aujourd'hui on sait. Une question m'obsédait: «Comment est-il possible que l'on ait pu refouler 10 000 personnes sans que tu t'en aperçoives?»

– Trente années de radio dès 1952. Là aussi vous êtes précieuse aux lettres romandes en faisant connaître beaucoup de jeunes auteurs...

– Je me suis d'abord livrée à des en-

quêtes sociales. Ma première enquête fut consacrée au métier de bibliothécaire. C'était nouveau. Les infirmières, enseignantes, masseuses, sages-femmes, avocates, femmes médecins, suivirent. Je réalisai aussi de grandes enquêtes, notamment sur l'adoption, les enfants inadaptés... J'ai présenté au micro beaucoup d'écrivains de Suisse romande, de Suisse allemande, du Tessin, du pays romanche; présentation de textes et entretiens. Cela a enrichi mes connaissances et m'a permis de nouer de précieuses relations humaines. Mais ce ne fut pas facile. Jusque-là j'écrivais parce que je ne savais pas parler. J'ai dû m'y mettre et cela a été une victoire sur moi-même. Mes émissions se firent de plus en plus nombreuses; elles devinrent quotidiennes vers la fin. Il y eut aussi pas mal de tables rondes, ce qui apprend à être concis...

– Comment votre cheminement littéraire s'est-il opéré? Avez-vous connu le découragement, la panique devant la page blanche?

– J'ai toujours peur de la page blanche! Mais j'ai de l'imagination... C'est ainsi que j'ai rédigé quelques centaines de nouvelles... Ecrire est un besoin pour moi. J'écris le plus souvent possible, l'après-midi de préférence. Ça s'est toujours bien passé. J'ai eu de la chance... C'est après la guerre que je me suis fait un nom. Mais j'ai naturellement aussi connu des jours vides, hostiles...

Un film en vue

– Dans «Le filet de l'oiseleur» qui vient d'être réédité par les Editions de l'Aire, la solitude tient une place considérable. En avez-vous fait personnellement l'expérience?

– Oui, et je l'aime bien! Mais elle n'est pas absolue. J'ai une fille, Nathalie; elle a les pieds sur terre. Licenciée ès lettres, elle est enseignante chez Berlitz. Elle aime beaucoup lire mais n'écrit guère. J'ai encore ma mère... J'aime beaucoup le cinéma.

J'ai même écrit un scénario; quelqu'un s'en occupe, un producteur. L'histoire se passe en 1965, pendant le grand boom économique. Mon dernier roman, «Cornelia», raconte notamment le passage de mon père de la Suisse centrale à la Romandie, à Genève, ce qui n'est pas évident, surtout si le héros a un caractère bien trempé. Mon père avait du caractère, il était parfois violent, mais très doux avec ses patients. Il venait d'une lointaine vallée glaronnaise... Les gens l'aimaient beaucoup. Mais je vous l'ai dit: il ne s'est pas enrichi. Il demandait cent sous pour extraire une dent...»

Pour Yvette Z'Graggen, écrire est un besoin de chaque jour. Je l'ai observée, chez elle, près de Genève, alors qu'elle s'exerçait sur sa nouvelle machine à écrire. Une gourmandise...

Georges Gygax
Photos Yves Debraine

LE BONHEUR D'ÉCRIRE

Son écriture à 6 ans, lors de ses premiers récits, et maintenant.

Une page d'Yvette Z'Graggen extraite des «Années silencieuses»

rien bon
julle man
Et voilà le
en Yb enu
Pon ab on
Qui bandit
ab ansieur
Pon
Si man sieu
de mon père
ous jiller
Tan père ?
Pon mansie
il est méde
méde cin ?
nan au an
chasseur.
P' est ce pa
avec un pa
colonial
Qui, et h. va
Qui, il est
h. chef! chef
man père.

Le 31 décembre à minuit, j'ouvre toute grande ma fenêtre, j'enfile un manteau et je sors sur le balcon. Au village et dans la plaine, des cloches sonnent. C'est une nuit bouleversante de beauté, les montagnes toutes proches à travers l'air transparent, limpide, des myriades d'étoiles, un grand silence qui s'établit dès que les cloches se taisent.

Appuyée à la balustrade, je regarde. Il me semble que je pourrais rester là indéfiniment. C'est un de ces moments, très rares, qui balisent le temps d'une vie, où il n'y a plus de séparation. Je suis réconciliée avec mon corps, ce n'est plus un étranger dont je me défie, un ennemi de l'âme et de l'esprit, une part inavouable de moi-même, il m'appartient, mon corps, il est ferme et chaud dans le froid, je l'aime d'exister au milieu de la perfection de la nature, d'en être un des éléments, de se confondre avec elle. Il n'y a plus de séparation, ni à l'intérieur de moi, ni entre moi et le monde qui m'entoure. Tout est un, j'habite cette unité, et ce qu'il me semble toucher, intégrer, atteindre enfin, c'est peut-être ce que certains appellent Dieu, l'essence, le principe de cet extraordinaire agglomérat de cellules vivantes qu'est l'univers.

Ce moment, je le sais, ne durera pas. Et voilà déjà les questions: le sens de cette beauté quand partout, autour de cet îlot de paix, on s'acharne à détruire, à tuer, à torturer? Mon droit à cette beauté et à cette paix, alors que tant d'innocents, à la minute même où je me sens si heureuse, agonisent dans la boue, dans le sang, dans la neige, sous les décombres des villes? Pourquoi moi ici, pourquoi eux là-bas où il fait froid, où il fait peur, où il fait mort? Pourquoi?

Je pense à cette citation de John Donne qu'Hemingway a mise en exergue à son nouveau livre:

«La mort de tout homme me diminue parce que je suis solidaire du genre humain. Ainsi donc n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas: il sonne pour toi.»

Le glas sonne partout. Et moi, ici, à Villars, je n'ai entendu cette nuit que les cloches qui annonçaient joyeusement la venue de 1944.

Vous p'
je n'ai pas pu
dernières seua
dans faire un
(de p. le matie
le soir) soit
fevrier. Si vou
les dimanche
aris, douue z
bu se
eux scéuan
core de ne'jo
instant, Vo
t toujours
, et ça ne
la lectri
a pas f
Si ça ne
hi monais j